

Le dernier entretien de C. de Duve

Propos recueillis par Béatrice Delvaux.

Christian de Duve revenait le week-end de Pâques 2013 d'un séjour à Paris.

Il y avait participé à la réunion annuelle de l'Oréal-UNESCO Awards for Women in Science, à une longue émission de la marche des sciences (avec A. Brack). Il avait rencontré aussi son editrice Odile Jacob et avait visité la ville avec sa fille Françoise. Rentré à Nethen il fit, la nuit suivante, une chute dans sa chambre qui l'immobilisa au sol jusqu'au matin. Pendant toutes ces heures il réfléchit en pleine lucidité aux décisions qu'il allait prendre.

Le surlendemain, le 12 avril 2013 à Nethen il reçut Béatrice DELVAUX la journaliste du « Soir ». Celle-ci nous a autorisé de reprendre l'essentiel de l'entretien qu'elle eut avec Christian de Duve.

Comment Béatrice Delvaux resitue certains jalons du personnage

Christian de Duve est né en Grande-Bretagne en 1917, de parents belges. Inscrit à l'Université catholique de Louvain à partir de 1934, il décroche son diplôme en médecine en 1941 et celui de chimie 5 ans plus tard. Ses premières recherches portent sur l'insuline. Après un premier séjour aux États-Unis, il concentre son travail sur les structures cellulaires. Ses découvertes sur le lysosome et le peroxysome lui vaudront le prix Nobel de médecine en 1974, qu'il partage avec un autre Belge, Albert Claude, et l'Américain George Emil Palade, pour leurs travaux sur la biologie cellulaire. Sa découverte du lysosome a permis des avancées significatives dans la recherche médicale, en particulier

en cancérologie. C'est aussi un philosophe. Son dernier ouvrage, « Sept vies en une », dans lequel il conte ses mémoires de chercheur, est paru en janvier 2013.

Mais ce que le personnage révèle de sa vie dépasse de beaucoup sa vie de chercheur. Une fois qu'il a attendu 95 ans, il a pu conter enfin son histoire: il avait tant de choses essentielles à réaliser auparavant, que sa biographie pouvait franchement attendre. On apprendra certaines anecdotes. Par exemple qu'il a toujours eu une grande confiance en son destin. Petit, il était déjà persuadé qu'il réaliserait de grandes choses. Cependant, jeune homme il a failli se mettre en danger, par son goût pour le bridge et le poker... Mais on apprendra aussi des réflexions plus sérieuses. À 95 ans, il estime « qu'il a vécu le siècle le plus extraordinaire de l'histoire de l'humanité ». Mais dans le même temps de sombres nuages se profilent : « Si l'humanité continue comme cela, ce sera l'apocalypse, la fin ». Son destin est fabuleux, son parcours stimulant mais c'est son cri d'alarme qui nous terrasse, le cri d'un homme ébloui par son passé mais effrayé par l'avenir.

Entre Béatrice Delvaux et Christian de Duve, dans son bureau, au premier étage¹, débordant de livres, un long échange va s'établir.

Le texte du long échange entre Béatrice Delvaux et C. de Duve

Christian de Duve :

J'ai vécu le siècle le plus extraordinaire de l'histoire de l'humanité. Il y a eu une série de découvertes extrêmement importantes, l'atome, le big bang, etc. Dans mon domaine, les sciences de la vie, on a fait des progrès inouïs. Quand j'étais jeune étudiant, on ne savait pratiquement rien du fonctionnement de la vie. Aujourd'hui, on sait, on comprend. Pas tout, mais beaucoup. Et c'est la recherche scientifique qui a permis cela, produisant des résultats essentiels. Et j'ai vu toutes ces découvertes. Ce que mon travail personnel – avec mon équipe en réalité – laisse à la recherche en biologie peut être résumé en une phrase ou deux. La cellule est un organisme vivant qui possède tout ce qu'il faut pour vivre et a donc des organes, très petits. J'ai eu la chance de découvrir deux de ces organes, comme si, du temps de Vésale, quelqu'un avait

1. Depuis son accident il y a deux jours dans sa chambre, il nous quitte plus l'étage de sa maison. C'est là qu'est depuis toujours son bureau avec ses livres, ses ordinateurs, ses archives et sa chaîne stéréo et où il conserve sa précieuse collection de disques.

trouvé le foie, et quelqu'un d'autre l'estomac. Moi j'ai trouvé l'estomac de la cellule, que j'ai appelé le lysosome, et un autre organe, plus difficile à expliquer, le peroxydosome, qui intervient dans des phénomènes d'oxydation, de combustion d'aliments, de graisse.

L'impact réduit de la religion catholique a-t-il libéré des capacités de découvertes ?

Christian de Duve :

Je n'oserais pas dire cela. On a été un peu plus libres de penser mais pas de chercher, car on a toujours pu chercher. Lors de ma nomination comme professeur à Louvain (1948), le fait d'accepter une place dans une université confessionnelle, soumise à la doctrine catholique, m'a gêné, car la démarche scientifique n'est pas très compatible avec l'attitude dogmatique de la démarche religieuse catholique. Mais à Louvain, on ne m'a jamais obligé à renoncer à certaines recherches.

Vous terminez votre parcours sur la Terre en lui prédisant beaucoup de tourments ?

Christian de Duve :

C'est un peu le bout de mon périple personnel, j'ai essayé de reconstituer l'histoire de la vie depuis 30 ans, de lire, réfléchir, étudier et d'écrire des livres qui rendent compte de cette réflexion.

Vous deviez en arriver aux questions existentielles ?

Christian de Duve :

J'y suis arrivé très tard, à la 6e de mes dernières vies (1985) car j'avais jusque-là, mis tout cela de côté. Et puis il y a 30 ans, je me suis intéressé à l'origine et à l'histoire de la vie, à l'avènement de l'humanité, au développement du cerveau humain: cela m'a passionné. Arrivé au but, j'ai bien dû poser la question de savoir « où allons-nous ? » Et c'est là que je suis inquiet. J'ai reconstitué cette longue histoire dans un cadre darwinien, en faisant intervenir la sélection naturelle, qui avantage uniquement ce qui est utile, au moment et à l'endroit mêmes. Nos ancêtres ont acquis un certain nombre de traits et propriétés génétiques, parce que ces propriétés étaient utiles à leur survie et à leur reproduction, à l'époque et l'endroit où ils vivaient. Ce qui a été privilégié

alors, c'étaient des traits utiles à ce moment-là, mais pas à l'avenir. La sélection naturelle ne regarde pas en avant. J'en suis arrivé à la conclusion que les traits génétiques privilégiés par la sélection naturelle étaient utiles à nos ancêtres mais sont devenus néfastes pour nous.

Le résultat, dans l'histoire de la vie, a été un succès extraordinaire. L'espèce humaine, si vous la comparez à tout ce qui vit et a vécu dans le monde, a réussi d'une manière exceptionnelle. On était quelques milliers dans le cœur de l'Afrique il y a 100.000 ans, et on est presque 8 milliards à occuper tous les endroits habitables de la Terre, à utiliser toutes les ressources disponibles, à épuiser ses ressources, à vider des océans de poissons, polluer l'environnement, le rendre inhabitable, à transformer les forêts en désert. Et en plus, nous avons créé des mégapoles – je suis allé à São Paulo, Tokyo, Mexico City – où les gens s'entassent et qui sont des nids de discorde. Je le vois d'une manière objective et je lance un cri d'alarme. Si on continue dans cette direction, ce sera la catastrophe, l'apocalypse.

Comment l'homme a-t-il laissé faire cela, sciemment ?

Christian de Duve :

L'homme ne réfléchit pas à l'avenir, ne s'en préoccupe pas. Même pas les dirigeants politiques, pour qui, ce qui compte, est la date des prochaines élections, dans deux ou trois ans maximum. Lorsque j'étais enfant, on vivait un peu comme si le monde nous était donné, sans préoccupation : le monde était là pour nous servir et être exploité par l'homme. Ce n'est vraiment qu'à la fin de la dernière guerre qu'on s'est rendu compte brusquement que les ressources naturelles étaient finies, qu'elles risquaient d'être épuisées rapidement par le développement de l'humanité et que les conditions de vie allaient être fort diminuées.

N'est-ce pas l'échec de la capacité des scientifiques à jouer un rôle ?

Christian de Duve :

Les scientifiques n'ont pas de pouvoir. Ils essayent d'étudier, de comprendre, éventuellement de créer du neuf mais le pouvoir, c'est les politiques qui l'ont. Ils consultent peu les scientifiques.

Ils sont très absents de votre livre. Comme si vous n'aviez pas eu de contacts avec eux ?

Christian de Duve :

Si on n'en parle pas, c'est qu'ils ne m'ont pas marqué. J'ai fait partie de multiples commissions d'experts, mais je n'ai pas eu le sentiment que les scientifiques étaient fort écoutés dans le monde d'aujourd'hui.

Vous n'avez jamais pensé faire de la politique ?

Christian de Duve :

Non. Ce que j'ai fait de plus « actif », ce fut de créer mon Institut.

Vous en appelez à des sages ?

Christian de Duve :

Le monde a besoin de guides mais encore faut-il les suivre ! Gandhi, Bouddha, Jésus, Socrate : il y a eu un certain nombre de sages mais on les a tués, on ne les a pas suivis. Ce qu'on demande à ces sages, c'est d'utiliser le cerveau que nous avons reçu de la sélection naturelle, pour faire quelque chose qu'elle ne peut pas faire : prévoir l'avenir. Et si ce résultat est néfaste, prendre des décisions. Mon message est simpliste : le boulier compteur. Pas besoin de regarder la télé ou de lire les journaux pour connaître ces menaces : perte de biodiversité, épuisement des ressources, des sources d'énergie, pollution de l'environnement, etc. Quelle est la cause de tout cela ? C'est nous, les hommes, les femmes, les vivants, les humains ! Nous avons trop bien réussi dans la course pour la vie, et aujourd'hui nous avons créé une situation telle, que l'avenir de l'humanité est menacé.

La science peut faire quelque chose ?

Christian de Duve :

Elle ne peut pas augmenter la surface de la terre ou ses ressources. Elle peut simplement donner des conseils. « Le » problème, c'est la démographie.

Faut-il un contrôle des naissances très strict ?

Christian de Duve :

Absolument. Quand j'étais enfant, on nous disait qu'on approchait des deux milliards d'humains sur la terre. Aujourd'hui, on a dépassé les 7 milliards. De mon vivant, la population du monde a quadruplé, dépassant les possibilités naturelles. Donc nous sommes en train, par notre nombre croissant, de rendre le monde invivable.

Les problèmes-là que vous évoquez ne semblent pas nous préoccuper. Les gens seront-ils égoïstes ?

Christian de Duve :

Ils sont surtout aveugles. Les dirigeants se préoccupent trop peu de l'avenir éloigné de l'humanité dans le monde. Et je parle de 50 à 100 ans, pas dans des millénaires !

Le regain des religions vous inquiète ?

Christian de Duve :

La religion musulmane, je la trouve inquiétante, parce qu'elle est à mon point de vue particulièrement obscurantiste. Mais les chrétiens sont aussi terriblement doctrinaires. Je ne sais pas comment le nouveau pape va agir, mais jusqu'à présent, la contraception, la limitation des naissances a été condamnée par le Vatican. C'est scandaleux, car le seul espoir de l'humanité de survivre, est de ne pas continuer son expansion.

Vous avez, malgré toutes ces prédictions pessimistes, un grand appétit de la vie et un grand équilibre personnel ?

Christian de Duve :

Je ne sais pas si je suis doté d'un grand équilibre personnel... mais j'ai suivi ma ligne à moi. J'ai eu plusieurs vies. Mes recherches à Louvain sont le cœur de mes recherches scientifiques, mon aventure américaine a été très importante. La création de l'Institut de Duve a ensuite été une entreprise magnifique qui a très bien réussi. Et puis, j'ai pu commencer à étudier, réfléchir, lire et écrire et pendant 30 ans, j'ai vraiment fait un très long chemin, en écrivant chaque fois mon carnet de bord. J'ai d'abord essayé de comprendre

la totalité de la cellule, après en avoir identifié les fameux deux composantes et cela a fait un livre. Puis de comprendre la vie – comment elle fonctionne, ce qui est commun à tout ce qui vit –, a fait un deuxième livre. Après, il y a eu logiquement ma préoccupation pour l'origine de la vie. Et puis, je suis passé à son histoire et à Darwin qui ne m'avait jamais intéressé jusque-là. De là, je suis arrivé à la dernière étape, l'avènement de l'humanité, et dans la foulée, au fonctionnement et au développement du cerveau. Ce fut un voyage, une progression logique.

Dans ce voyage, vous avez trouvé un sens à la vie ?

Christian de Duve :

J'ai retrouvé vers la fin, un peu des souvenirs du mysticisme, de la ferveur de mon enfance, mais à la dernière minute, je m'en suis séparé. L'évolution est mon mot-clé aujourd'hui.

Pourquoi avoir abandonné votre mysticisme ?

Christian de Duve :

J'avais abouti, à la fin de mon périple, à une vision platonicienne du monde. J'appelais « l'Ultime réalité », quelque chose qui existe en dehors et qu'on découvre. Je suis arrivé à la conclusion que toute cette notion-là est fausse et que cette réalité que je crois découvrir, est quelque chose que j'ai créé moi-même. C'est le produit de notre propre cerveau. Le vrai, le beau, le bien, n'est pas quelque chose qui vit en dehors de nous et que nous découvrons, mais que nous créons.

C'est mieux ?

Christian de Duve :

Je n'ai pas de jugement de valeur à donner. C'est peut-être plus scientifiquement crédible que la notion « d'Ultime Réalité ».

Pas d'existence pour Dieu non plus dès lors ?

Christian de Duve :

Je comprends que ce soit une préoccupation pour grand nombre d'êtres humains, à la source d'au moins trois religions. Disons pour simplifier : l'exis-

tence de Dieu ne se démontre pas, et son inexistence non plus. Napoléon avait demandé à Laplace: « Et Dieu dans tout cela? ». Laplace a répondu : « Je n'ai pas besoin de cette hypothèse ! ». Je suis un peu comme ça.

Vous ne croyez pas en Dieu, ni dans comme vous l'appellez une « Ultime réalité ». Comment donne-t-on du sens à sa vie, si on ne va nulle part et qu'on devient « rien » ?

Christian de Duve :

J'ai vécu presque en un siècle une vie extraordinairement enrichissante, qui m'a donné énormément de joie et de plaisirs. Elle m'a donné mes quatre enfants (deux garçons, deux filles), mes petits-enfants, mes arrière-petits-enfants. J'ai eu les plaisirs humains que j'ai savourés avec joie, aujourd'hui encore. Par le hasard des circonstances, j'ai eu le privilège de mener une vie exceptionnelle de chercheur, et de réussir de manière quand même... Bon, le Prix Nobel (1974), ce n'est pas le couronnement, mais c'est quand même un signe de succès. En plus, j'ai réussi à réfléchir pendant toutes ces dernières années, à me faire une « religion », si j'ose dire. (il éclate de rire).

J'ai eu en même temps ce privilège extraordinaire, que je raconte dans mes mémoires, d'assister à toutes les grandes découvertes du siècle, de rencontrer un très grand nombre de personnalités extraordinaires, pas seulement des scientifiques mais des artistes, des musiciens. J'ai connu Arthur Rubinstein, Béjart.

Cette vie-là a été possible parce que vous avez été un peu égoïste. Votre recherche vous a obsédé. Vous partiez quelques mois en Suède sans votre femme enceinte, vous partiez plusieurs mois avec elle, sans vos enfants, aux États-Unis ?

Christian de Duve :

Vous parlerez à mes filles, elles ont certainement eu le sentiment d'être abandonnées. J'ai eu la chance d'avoir une épouse qui a accepté tout cela avec amour et courage. Ce prix payé par mes enfants me préoccupe, je me sens très coupable d'avoir un peu sacrifié les miens pour, non pas ma carrière, mais mon travail.

*Tout ça pour deux découvertes ?***Christian de Duve :**

Les découvertes que j'ai faites, je crois que c'est sans importance. Parce que si je ne les avais pas faites, quelqu'un d'autre s'en serait chargé. Ce sont des choses qui existent, elles sont là, il suffit d'avoir la bonne technique, c'est un peu comme une chasse aux trésors : il y a quelqu'un, un jour ou l'autre, qui va trouver. Il faut faire une différence entre découverte et invention, qui consiste à créer à partir de rien. Moi j'ai fait une découverte, pas une invention. Mais j'insiste beaucoup dans mon livre : ces découvertes, je les ai faites avec une équipe de jeunes hommes et femmes extraordinaires. Je viens de perdre, il n'y a pas un mois, mon collaborateur le plus précieux, Jacques Berthet, avec lequel j'ai travaillé de nombreuses années.

*Vous avez toujours eu le sentiment d'être appelé par un destin ?***Christian de Duve :**

C'est l'imagination d'un enfant. Mais c'est vrai, je me sentais appelé à de grandes choses.

*Vous regardez votre succès avec...***Christian de Duve :**

Je regarde cela avec tendresse, et surtout avec reconnaissance. Ce qui compte pour moi c'est ce que je dois à tous les autres ; je n'ai rien fait tout seul. J'ai eu tout au long de ma vie, des hasards heureux qui m'ont entraîné dans des voix nouvelles, imprévues.

*Vous avez été intrépide : vous partiez souvent à l'étranger très jeune et vous n'hésitez pas – suivant vos intuitions et projets – de bifurquer d'orientation ?***Christian de Duve :**

C'est vrai que j'avais une énorme confiance en moi, je l'ai rappelé. Chaque fois que j'ai pris une décision, je me suis entêté. Ainsi lorsque mon prof. Bouckaert me décourage de faire de la recherche – car la science ne nourrit pas son homme – je ne me préoccupais pas de l'avenir, j'étais sûr que je réussirais d'une manière ou d'une autre.

D'où cela vous vient-il?

Christian de Duve :

J'ai eu la chance de grandir dans un milieu très multiculturel. J'ai été très influencé dans ma jeunesse par un milieu francophone dans une ville flamande, où j'ai fait mes humanités dans les deux langues – j'ai étudié le grec en français et le latin en flamand. Grâce à ma naissance en Grande-Bretagne, la culture anglo-saxonne est devenue une deuxième nature pour moi. J'avais aussi des racines en Allemagne par mes grands-parents maternels et j'y ai passé beaucoup de vacances. J'ai connu dans les années 30 l'Europe d'avant Hitler, puis l'Europe pendant Hitler. J'ai vu son ascension en Allemagne, lorsque j'étais jeune. J'ai eu cette chance d'avoir cette enfance multiculturelle qui m'a énormément armé pour l'avenir car quand je suis entré en sciences, mon anglais m'a rendu un service immense.

Si tous les Belges avaient été élevés comme vous, le pays aurait eu un visage différent?

Christian de Duve :

J'étais bilingue jusqu'en 1932. De nouvelles lois ont imposé à notre pays l'unilinguisme, mais qui les a voulues? Les Wallons estimaient publiquement : « Qu'a-t-on besoin d'apprendre cette langue de paysans ? ». Bien évidemment les Flamands se sont rebiffés. Ah, Monsieur Bovesse !

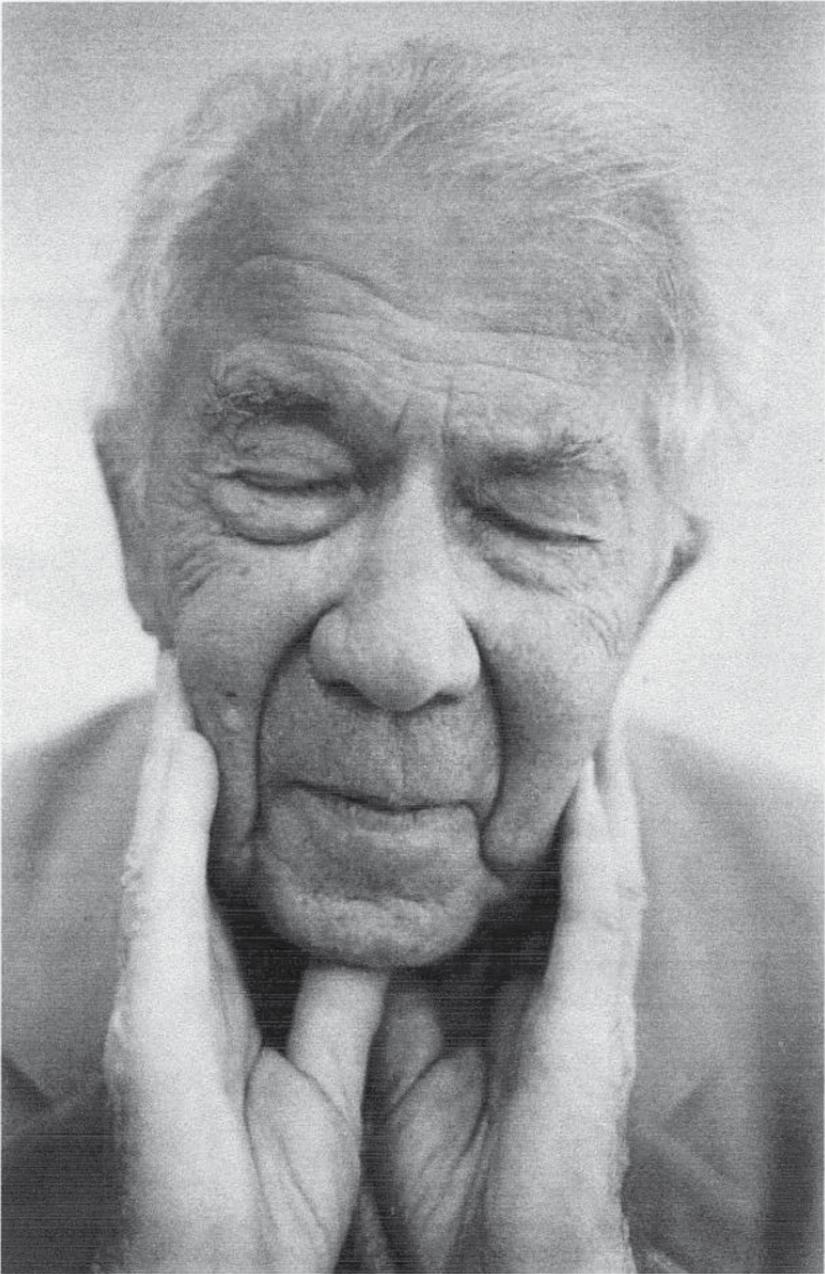
Durant votre carrière, vous passez au travers des difficultés communautaires (Flamands, Wallons) et idéologiques belges (les catholiques, les francs maçons...)?

Christian de Duve :

J'ai vécu la dernière guerre et j'ai ressenti alors ce sentiment qu'on appelle le patriotisme. Sous l'occupation allemande, nous étions très révoltés. Après la guerre, mon patron, Cori, m'avait offert une place aux États-Unis. C'était très flatteur. Mais je suis rentré, en partie pour des raisons familiales, mais aussi par patriotisme : « Les rats n'abandonnent pas le navire ». Mon Institut, plus tard, a aussi été créé pour donner quelque chose à la Belgique.

*La Belgique le mérite ?****Christian de Duve :***

« Mérite », ce n'est pas le bon mot. La Belgique évolue d'une manière qui m'attriste un petit peu car on va de plus en plus vers la division et j'ai toujours été pour l'union. L'Institut ICP (« Institute of Cellular Pathology » devenu aujourd'hui l'Institut de Duve) que j'ai créé, j'ai voulu qu'il soit international, non directement lié à une université confessionnelle, un parti politique, ou à une population francophone. L'anglais y est pratiqué car c'est le langage international de la science. Je suis attristé par ce qui se passe en Belgique, mais c'est surtout les politiciens qui en sont les responsables.



© Peter Badge